

## Première dédicace

Arrivée : 13<sup>h</sup>20. Je suis en avance et gonflé à bloc. C'est une grosse structure. Accueil sympathique, en trois temps. Valse de la pause-repas. Belle table. Sans napperon ni assiettes, mais avec une pile de bouquins. Ouf! L'éditeur a livré à temps, cette fois. Un petit article dans le canard local annonce la dédicace.

- Y aura-t-il un journaliste? je demande, plein d'espoir.

- Ben non, m'est-il répondu distraitement.

Qu'à cela ne tienne... Je m'installe, super motivé. Rencontre la responsable, une jeune femme fort peu décolorée pour la région. Cette parcimonie de blond m'inspire confiance.

L'air est conditionné. À rien, c'est comme ça. L'éclairage, alliant néons en tubes et spots, me semble un tantinet agressif. Je fais des essais de signature avec mon stylo plume. La lumière artificielle vient pailleter de reflets brillants mes tentatives infructueuses de pleins et de déliés. Très désagréable. On appelle ça la presbytie, je crois.

On m'apporte un café. Une bouteille d'eau. Des bonbons. On me promet un jus d'orange bien frais qui n'arrivera jamais. Me voilà à pied d'œuvre à 13<sup>h</sup>30 au lieu de 14<sup>h</sup>.

En revanche, le vil zélateur que je suis se trouve un peu dépité: elle est où la file d'attente des lecteurs impatientes de se faire parapher le roman ?

Annonce micro: «*Chers clients, nous vous invitons aujourd'hui à retrouver un auteur en dédicace, à l'entrée de votre magasin. Merci.* »

Tout le plaisir est pour moi, je vous en prie.

Il est 14<sup>h</sup>12. Première vente. C'est une jeune femme brune qui habite un petit village pas trop loin, mais on s'en fout. On discute un moment et c'est charmant.

14<sup>h</sup>30. Deuxième vente. Une femme, encore, qui a quitté Paris pour la Provence voilà onze ans. La bienheureuse.

Bon. Ça se calme... Déjà ? Je vais en profiter pour faire mes petits achats, moi aussi. Pratique, d'être sur place...

14<sup>h</sup>49: discussion avec un gars du pays. Un « manuel », revendique-t-il, afin d'échapper à toute velléité commerciale de ma part. On évoque Raimu, Pagnol... J'essaie de le ramener sur le roman, mais il n'y a rien à faire. On peut pas être ouvrier et lecteur, selon lui. Ah bon ? Au bout d'un moment, il me demande :

- C'est vous, là, sur la photo ?

- Ben oui, je confirme. (Perspicace, le maçon...)

- Vous étiez plus jeune, non ?

J'encaisse, stoïque. Avec un sourire figé. Manu passe son chemin et c'est très bien comme ça. Il a une piscine à carreler. De mon côté, je poursuis mes petits achats. Le temps commence à me paraître un peu long. On vient me dire qu'à partir de 16<sup>h</sup>, ça bougera davantage. De toute façon, moi, je reste surtout assis...

15<sup>h</sup>25. Bingo ! Deux ventes dans la foulée ! La mère retraitée et sa fille. Je les ai saluées il y a dix minutes, lorsqu'elles sont passées une première fois. Tout va bien jusqu'au moment où la jeune femme insiste pour que je dédicace le roman... à son chien, décédé deux mois plus tôt. Une dédicace pour un clébard, donc... Il faudra que j'en parle à mon cheval, à l'occasion. Est-ce que je suis en train de toucher le fond ? Je fais reformuler la requête, pour être certain d'avoir bien compris et j'écris sous la dictée :

*À Cookie, en souvenir de toutes ces années de bonheur passées auprès de sa maîtresse.*

15<sup>h</sup>47. RAS. Du monde, mais pas pour moi. J'ai l'impression de transpirer le malaise avec mes sourires absents et mon attente du client. C'est moi, ça ? Et puis, quatre ventes en... deux heures ! Côté rentabilité, ça interroge. J'avoisine le chiffre d'affaires annuel d'un bûcheron dans les îles Féroé.

Bonjour madame... Elle passe sans un regard et me met dans le vent. Ça m'apprendra à être poli pour rien. Ah, quelqu'un s'approche ? Oui ? Non ? Fausse alerte. On m'a pris pour un employé du magasin. Le côté sourire artificiel, sûrement. Il faudrait que je vende un peu, tout de même. Ça commence à devenir malsain.

16<sup>h</sup>08. « Chers clients, etc... » Nouvelle annonce. J'ai pris un bonbon. Ai gagné deux minutes, temps de déballage du papier inclus. Excitant, non ? J'ai très envie d'aller aux toilettes. Me retiens. Attendrai le dernier instant, comme d'hab'... J'ai parfois la sensation que les gens se sentent

agressés lorsqu'ils ont l'heur de s'approcher de ma table et que je lève la tête vers eux. Aussitôt, il se produit l'inverse de l'effet escompté: ils détalent.

Tout à l'heure, il y avait un couple qui feuilletait mon bouquin. Je revenais d'une nouvelle emplette. Je les entendais discuter d'un peu loin.

Elle: Ah ouais, je conné...

Lui: Oh?

Moi, m'introduisant avec délicatesse dans le dialogue:

- Bonjour, si vous le voulez, je suis l'auteur...

Lui: non, merci...

Elle, battant en retraite et me plantant là comme un mal-propre: sans façon.

Il faut reconnaître que mon approche, sur une échelle d'efficacité graduée de 1 à 10, a frôlé le degré souterrain.

« Si vous le voulez, je suis l'auteur... » Consternant! Et s'ils ne veulent pas, je deviens qui? Il doit exister des cours de communication pour ça. Mais passons. Mon envie de pisser persiste. Ça fait toujours une constante. Et une allitération, dans la foulée.

Je tente le deuxième bonbon? Mieux vaut rester prudent... C'est pas avec quatre bouquins vendus et 8% de droits dessus que je vais espérer financer une nouvelle couronne dentaire.

Et si j'invoquais *Sainte-Marie-mère-de-Dieu-pleine-de-commisération-et-toutes-ces-sortes-de-choses*? Elle pourrait peut-être partager un instant de grâce avec moi? Certes, le recours tardif à la Foi peut sembler déplacé en pareille circonstance, mais je ne suis plus à une lâcheté près...

En général, on s'entend plutôt bien Elle et moi. Sauf que là, je capte pas grand-chose. La ligne a l'air en dérangement.

Tiens, on vient encore me demander un renseignement. Peut-être qu'une reconversion s'impose? Je vais quitter la place et me mettre en retrait, des fois que... Je teste le fauteuil d'en face. Très confortable. D'ici, j'ai une très belle vue sur mon stand. Bien présenté, c'est vrai. Une grande affiche, deux plus petites, avec l'extrait de presse. La première de couv' du roman est mise en valeur sur son présentoir. Il faudra que je réinvestisse la colonne pyramidale, c'est épatant. Visuellement parlant. Mais je ne sais pas si ça incite à la prise en main des livres...

Aïe ! Voilà la responsable qui s'étonne de ne pas me trouver à ma table. Pour ma défense, je lui marmonne que j'expérimente une nouvelle tactique de vente. À distance. Elle me regarde bizarrement et s'en retourne à l'accueil. Elle doit avoir à peine trente ans mais paraît tellement sûre d'elle que c'en est effrayant! Une minute plus tard, nouvelle annonce micro. Bon, ça va, j'ai compris le message. Je retourne à ma guérite. Peut-être qu'avec un peu de chance? C'est tout de même affligeant d'être un auteur qui ne vend pas... On se sent inutile et déplacé dans cet antre commercial du livre.

Réfléchissons un peu : avec un tel étalage de romans, quelles sont les probabilités pour que le choix de l'acheteur moyen se porte exclusivement sur le mien ? Aussi minimes que mon enthousiasme présent, je le crains. Peut-être

que si je tente de défaire un bouton de ma chemise ? Est-ce que la libération intense de phéromones autour d'une chaîne à gros maillons bardée de poils épars serait susceptible d'appâter le client ?

La vérité, c'est que le monde attire le monde. Et inversement. Voilà une pensée profonde, Raymonde. L'isolement me rend paria. Mission « Ego Killer ». C'est douloureux, mais ça pourra toujours me servir quand je me retirerai dans un monastère bouddhiste. Remarque, je suis déjà en noir et blanc. J'avais anticipé la tendance zen. Heureusement que j'ai pas tapé le pantalon de lin et la chemise de flanelle, façon pyjama élégant. Je ne saurais plus où me mettre, avec tous ces estivants en tongs et bermudas hawaïens qui quittent à peine la plage.

Toujours personne... Il y a du monde, pourtant. Un petit garçon habillé tout en orange avec une casquette, qui doit mesurer dans les six ou sept ans, s'approche de moi. Dégage, moutard, t'as pas le pouvoir d'achat et tu vas me tacher mes couvertures avec tes mains pleines de doigts...

- C'est vous qu'a écrit ? me demande-t-il.

- Ben oui. Tu veux un bonbon ?

- Y sont nazes. J'aime pas.

Allez, bouge. Sans compter que j'assume pas bien le côté « Tonton va t'offrir un bonbec, mon petit ». Quoique pour attirer les jolies mamans, ça pourrait être pratique... La littérature pervertit, vous saviez ça ? Et elle est où sa mère, d'ailleurs ?

Une variante se présente furtivement à moi : le gosse avale sa sucrerie acidulée de travers, s'étrangle et tombe raide mort devant le stand. Dédicace interrompue prématurément. Pompiers, ambulance... Enfin de l'animation ! Et la presse de titrer : « Le romancier au cachou a encore fait une victime. »

Bon. C'est décidé. J'arrête les acides.

Nouvelle annonce. Ça sent le racolage. Ou le désespoir.

- Pardon monsieur, y'a pas un rayon histoire ?

- Je saurais pas vous dire, répondez pour essuyer l'offense. Le prochain qui me prend pour un employé, je le mords ! C'est vrai, quoi. C'est agaçant, à la longue. Nouvel arrivage d'estivants pré bronzés à renfort de caissons à UV. Ça sent l'huile, la merguez et les congés payés.

- Regarde, Jojo, t'as Daniel Pennac en gondole...

Daniel, je te hais. Rassure-toi, ça me passera dès que j'aurai pleuré toute la bouteille d'eau de source d'Auvergne qu'on m'a gentiment offerte en début d'après-midi. Ce qui me ramène invariablement à mon envie pressante. Va falloir que je me décide une bonne fois. D'autant que je ne risque pas de manquer grand-chose.

Ça y est, c'est parti. Ma première grande initiative de la journée. De retour vers le stand, après m'être soulagé, j'aperçois un type qui stationne devant la table. Une ouverture ? Il regarde à droite, puis à gauche. Peut-être cherche-t-il l'auteur pour lui demander des précisions sur le chef d'œuvre qui a légitimement attiré son attention ?

Mon cœur se remet à battre un peu plus vite... C'est mon premier homme! L'individu plonge alors sa main dans le saladier à bonbons et s'empare sans vergogne de quatre spécimens aigres à souhait. Le traître! Dans mon estomac, la remontée se fait acide, également.

17<sup>h</sup>31. Un monsieur me sollicite pour une collection à six euros dont je me carre gravement. Il a dû le sentir, parce qu'il n'insiste pas...

17<sup>h</sup>42. Elle s'approche de moi. Encore un renseignement? Je prends mon air mal aimable mais ça ne la dissuade pas. Elle s'empare du roman, lit la quatrième et me dit :

- Il faut encourager les nouveaux auteurs!

- Vous êtes sérieuse?

- Bien sûr. Ça a l'air formidable, ce livre!

J'ai envie de lui confier que pour le coup, c'est elle qui est formidable. D'autant qu'elle justifie doublement cet attribut en prenant deux exemplaires du roman, pour ne pas partir bancale. Elle s'appelle Marielle. Avec deux ailes, pour mieux s'envoler... Marie ne pouvait pas me laisser tomber impunément comme ça. Dans sa générosité, l'apparition céleste me fait part de ses coups de cœurs récents : elle me présente le CD qu'elle vient d'acheter pour son ami. Bon choix, cette compilation de salsa. Avec plus de cent titres, de toute façon, le risque de tomber à côté n'est pas énorme. Marielle repart dans un élan de bonne humeur et de joie de vivre. Elle vient d'illuminer ma journée.



C'est pas tout ça, mais ça va bientôt être l'heure de l'annonce micro... Y'a du relâchement, les p'tits gars! Je remplis mon verre de cette excellente eau à pisser. Où en étais-je? Ah oui. Un petit tour d'horizon à ma droite... Michel Onfray évoque le crépuscule d'une idole. Que dit la quatrième de couv? C'est corrosif, sans doute pertinent, et ça doit faire un bien fou à toutes les victimes de la psychanalyse sauvage. Un peu racoleur, toutefois, non? C'est qui, l'éditeur complice de ce pamphlet anti-freudien? Je vois... Je lui ai envoyé un manuscrit il y a deux ans et j'ai reçu ses regrets circonstanciés quatre jours plus tard seulement. Impressionnant de rapidité. Sauf s'il ne l'a pas lu, bien sûr.

Passons à autre chose: Jean-Michel Larqué et les secrets d'un fiasco qu'il n'a pas tardé à nous révéler. « Ce que j'ai vu en Afrique du Sud est inimaginable. » Tout à fait, Thierry. Compte tenu des impératifs éditoriaux, entre les corrections, la mise en page et l'impression, il y a fort à parier que le bouquin a été écrit avant le début du Mondial du ballon con. Et ton licenciement, tu l'avais prévu aussi?

Je zappe et tombe sur Daniel Salvatore Schiffer et sa critique de la déraison pure. C'est-à-dire « la faillite intellectuelle des nouveaux philosophes et de leurs épigones. » Bon. Hormis l'allusion à Kant, j'ai un peu de mal à saisir. Moi qui me prenais pour le seul escroc sur place... Et puis, si on ne peut plus se fier ni à Freud, ni aux philosophes, ni aux Bleus, ni à soi-même, alors où va-t-on?

Mais qui vois-je là ? Et là ? Et là aussi ? Et encore ici ? Musso-Lévy et leurs questions existentielles : Où es-tu ? Que ferais-je sans toi ? Et si c'était vrai ? Et après ? Bon. Je vais m'abstenir de dire du mal, parce que ça fait vite envieux et suspect de railler des auteurs à succès quand on peine à vendre six malheureux bouquins lors d'une dédicace. Par contre, je craque pour les trente-cinq kilos d'espoir d'Anna Gavalda. C'est ce dont j'ai besoin, grosso modo, pour tenir encore jusqu'à dix-neuf heures. Et pour affronter l'inévitable moment du bilan introspectif lors du trajet retour.

Devant l'amorce de cette déprime post-dédicatem, je me réfugie dans une frénésie compulsive d'achat de livres. À défaut de vendre, il faut que j'achète. C'est ainsi que le monde s'équilibre, n'est-ce pas ?

C'est calme, de nouveau... Mis à part ce client rougeaud qui m'a pris pour un jambon persillé et m'a demandé si je savais où se trouvaient les livres de recettes de cuisine. Ouvre les yeux, bonhomme. L'affiche avec ma pomme, c'est pas écrit Maïté dessus... Le problème, c'est qu'on ne voit plus que ce qu'on veut regarder. Deuxième profondeur abyssale du jour. Sûrement un must au Salon du Poncif. J'aimerais avoir le courage de plier avant de me pourrir complètement le mental. J'ai bien une heure de route devant moi, et je ne vois pas à quoi ça sert d'attendre jusqu'au bout une hypothétique vente qui ne se fera pas. Et puis avec tout ce que j'ai acheté depuis le début de l'après-midi, j'ai définitivement grevé mon budget pour les dix dédicaces à venir !

Allez. Basta. On fait les comptes et on s'en va. J'ai de la chance, on m'octroie généreusement cinq pour cent sur mes emplettes et on m'offre deux poches: Benacquista (c'est ballot, je venais juste de l'acheter) et Delerm. Philippe, justement, qui évoquait lors de la remise d'un prix de nouvelles littéraires qu'écrire, c'était faire l'expérience du manque.

Je vote pour.

À ce détail près qu'en ce qui me concerne, c'est surtout le manque de lecteurs qui me chagrine...



## Les genoux écorchés

Valentin referme la porte du débarras sur lui et enfouit son visage dans ses genoux écorchés.

Les genoux des petits garçons sont toujours écorchés. C'est pour ça que les mamans s'obstinent à leur mettre des culottes courtes le plus longtemps possible : pour éviter de trouer leurs pantalons. C'est peut-être aussi pour cela que les enfants trouent leurs genoux. Ils n'ont pas de pantalons pour se les protéger. Il faudrait qu'on pense à l'expliquer aux mamans.

Valentin pleure. Non pas que ses genoux lui font mal, ou qu'il a honte d'être en culottes courtes - de cela, il se moque bien ! Valentin pleure sans doute parce qu'il est malheureux. Et parce qu'il sent, au fond de lui, que c'est triste d'être malheureux quand on est un enfant. Et ça le rend encore plus malheureux d'être triste.

Valentin pleure aussi parce c'est bon de pleurer. Ça soulage et ça fait du bien, surtout lorsqu'on parvient à libérer cette grosse boule coincée au fond de la gorge, ce hoquet qui enfle et grossit comme un ballon de baudruche gonflé à l'hélium.

Valentin ne sait pas ce que c'est que l'hélium. Mais il sait ce qu'est un ballon de baudruche. Il en a vu, l'autre jour, à la kermesse de l'école. De toutes les couleurs du monde! Et Mélodie qui a eu si peur quand son ballon a éclaté!

Il aime bien Mélodie. Parce qu'elle est jolie, blonde, et que son prénom fait de la musique. Et ses yeux rêvent aussi. Des trucs formidables. Comme lui...

Valentin sourit. Le ballon à l'intérieur de lui se dégonfle un petit peu. Il retrouve sa respiration.

Sa maman doit le chercher. Les mamans cherchent toujours leur petit garçon, partout. Des fois, elles s'inquiètent de ne plus les trouver près d'elles. Elles leur disent d'aller jouer tout seuls, comme ça, bien sagement, tu es grand maintenant. Mais dès qu'ils ne sont plus là, elles commencent à avoir peur.

Valentin a peur aussi, parfois. Mais pour des choses importantes: les squelettes, les araignées et les sorcières. Pour les sorcières, il sait que ça n'existe pas, mais ça ne l'empêche pas d'avoir peur. Au contraire.

Valentin entend sa mère s'affairer. Il ne bouge plus, se fait toute petite souris... C'est un jeu. Il attend. Une minute, puis deux, puis dix... Il ne comprend pas. Si les adultes savent tout et qu'on ne peut jamais rien leur cacher, sa mère sait forcément qu'il est là. C'est obligé. Alors pourquoi le laisse-t-elle ici tout seul?

Valentin pense que, peut-être, elle joue aussi... Mais il secoue aussitôt la tête. Les grandes personnes n'ont plus le

temps de jouer. Elles sont devenues trop sérieuses. Trop occupées à des tas de choses. Et puis, surtout, sa mère ne jouerait pas sans lui.

Valentin réfléchit. Il se demande si, quand il sera grand, il se souviendra de ce qu'il est aujourd'hui. De ce débaras dans lequel il s'est réfugié pour pleurer, de ses genoux écorchés en plein hiver, de sa mère qui ne le cherche pas, de ce père qui le cogne aussi fort... Vraiment, il se demande... C'est très difficile à savoir. Il faudrait qu'il se rappelle, pour plus tard.

Valentin arrête le temps. C'est facile. Il a appris. Il sait figer en lui les heures, les minutes et les secondes, pour entrer dans l'instant. Il cesse de se souvenir, de devenir. Il est.

Il. Je. Tu. Nous sommes. Qui est ce nous? Valentin. Valentin sont. Valentin sommes. Un peu, beaucoup, passionnément, à la folie. Totalement.

Ici. Maintenant. Enfant. Adulte. Homme-femme-insecte-genou-hibou-chou-caillou. Sable. Terre. Poussière d'univers. Vide. Valentin sommes vide. Vide sont Valentin.

Valentin tombe du vide dans le vide.

De plus en plus vite. De plus en plus bas.

Au fond de Valentin. En tourbillons. En arcs-en-ciel.

Valentin s'envole, léger.

Insouciant, car il n'y a plus de souci à se faire.

Serein parce que tout est clair.

Heureux parce que tout est beau, comme Mélodie.

Mélodie.

L'école.

La kermesse.

La cour de récréation.

Les genoux écorchés...

Valentin sursaute. Une main gigantesque l'a arraché à lui. Un fil s'est coupé. Dans le salon, la pendule sonne quatre heures. Le temps s'est remis en marche. Il renifle un grand coup. Il a faim. Sa mère l'appelle. Son père est sorti. Enfin.

Le goûter est prêt.



## Comme si de rien n'était

Vanitas de Holos était un homme tout ce qu'il y a d'ordinaire, un rien rêveur, toutefois. Il vivait de trois fois rien, c'est-à-dire d'un peu de tout, mais ce tout petit rien lui suffisait amplement pour mener son existence décentement. Or, un jour qu'il rêvassait, l'air de rien, sur son lit, il lui sembla être victime d'une hallucination d'optique.

- Ce n'est rien, se dit-il. J'ai dû rêver trop dense, un point c'est tout.

À l'avenir, il se promit de réduire l'intensité de ses élucubrations subconscientes, et se rendormit derechef. Mais pas tout à fait, car rien n'y fit. Son délire onirique le poursuivit jusque dans les limbes obscurs et glauques de ses flux fantasmagoriques, et le ramena rien moins qu'à la réalité.

- Ça c'est trop fort ! jura-t-il tout à coup.

Et il se mit à observer l'étrange phénomène qui le perturbait au point de le tirer de son sommeil. Sur la table de nuit, entre un réveil paresseux et une plaquette de somnifères euphorisants, flottait innocemment un petit nuage de rien !

Vanitas fut profondément troublé par cette stupide irruption de néant dans son univers si plein où, plus que tout, chaque objet avait une place bien définie, justifiée par la place de l'objet voisin.

- Tout cela n'est rien, se répéta-t-il, conscient que la panique le gagnait peu à peu.

Pourtant, il y avait bien jadis quelque chose entre le réveil et la boîte de somnifères. Quelque chose d'essentiel, dont la cruelle absence brisait l'harmonie que Vanitas avait eu tant de peine à créer.

Chaque objet, chaque élément de son univers était un maillon d'une chaîne logique. Le chaînon manquant discréditait maintenant l'organisation dans son intégralité. Il fallait retrouver cet élément en remontant toute la chaîne, mais cela risquait d'être long. Peut-être plus long et pénible que de faire un effort pour se souvenir... Il hocha la tête, dans un signe de dénégation.

- Rien n'est moins sûr, hasarda t-il, sûr de rien.

Il s'approcha davantage encore du nuage qui flottait insolemment sur la table de chevet. Que la chaîne eût été linéaire, il aurait bien vite retrouvé ce qui manquait. Mais elle s'inscrivait dans un schéma complexe au sein duquel chaque dimension interférait sur une autre. Tout était ainsi calculé en fonction de considérations chrono-logico-topiques, néologisme barbare s'il en fut. On comprend mieux l'incongruité déplacée de ce nuage de rien sur la table de nuit qui brouillait tout le schéma organisationnel et risquait même de créer le désordre dans la soigneuse mise en place de Vanitas.

Ce nuage, futillement immatériel, c'était l'image vivante du Chaos Originel, l'Entropie, le règne des Ténèbres et de tous ses ténébreux. Il symbolisait la folie spéculative qui guette le boursicotier moyen, l'inflation démographique des pays du Tiers Monde, la recrudescence de la scarlatine, la rate qui se dilate, le foie qu'est pas droit, le lait qui déborde de la casserole...

Ce nuage de rien, c'était pire que tout !

Il réfléchit un instant. Le mal était fait, rien n'allait plus. Il lui fallait jouer son va-tout, à tout va. Cela risquait certes de ne le mener à rien, ou à pas grand-chose, mais qui n'essaie rien n'a rien, et vice versa, conclut-il toutefois.

Il résolut alors de s'emparer de cette vacuité spongieuse et de la balancer par la fenêtre virtuelle qui ornait le mur de sa chambre, mais en vain. À deux mains, il tira le rien de toutes ses forces, sans que ce dernier ne bougeât d'un poil. Pas même d'un petit poil de rien.

Désemparé, il fit ce que tout un chacun se résout à faire lorsqu'il se sent dépassé par les événements : il ferma les yeux et attendit. Peu à peu, des mots se formulèrent dans son esprit, et il se surprit à murmurer une prière qui disait ceci :

- Seigneur, vous qui êtes Tout, et toutes ces sortes de choses, délivrez-moi de ce petit rien qui me gâche l'existence...

Lorsqu'il ouvrit de nouveau les yeux, il eut l'immense satisfaction de constater qu'à la place du nuage de rien, il y avait maintenant un pan de vide. Et il se souvint enfin de

ce qui manquait tout à l'heure sur la table de nuit. Tout simplement, entre le réveil et les somnifères, il n'y avait à l'origine rien du tout. Et cela le rassura de ne rien retrouver à la place du nuage de rien.

- Merci pour tout, Seigneur, murmura-t-il encore, rasséréiné, à l'attention du Créateur.

- De rien, répondit modestement celui-ci.

Et chacun retourna à ses occupations habituelles, dans la plus parfaite indifférence.

Comme si de rien n'était...

## Un chat dans la gorge

Je tousse. Fondamentalement. Comme qui dirait pour évacuer le trop plein d'air coincé dans ma gorge. D'un seul coup. Pareil à un glaviot. Un truc qui déboucherait la tuyauterie une bonne fois pour toutes. Je sais pas ce qui reste bloqué, et je m'y attarde pas trop, vu qu'en matière d'introspection, comme ils disent, j'ai pas vraiment les qualités requises pour démêler tous les fils. Parce que côté éducation, même si je me suis un peu amélioré par la suite, j'ai accumulé pas mal de retard étant gosse. Rapport à la vie, quoi. J'ai pas trop envie de m'attarder là-dessus. Mais des fois, j'aimerais bien savoir ce qui me pousse à évacuer toutes ces merdes par à-coups.

J'aurais été fumeur, je dis pas. Mais dans ma profession, on faisait plutôt gaffe à éviter tout ce qui pouvait détourner votre attention. J'en ai connu des foireux qui, pour un peu de fumée devant les yeux, plantaient leur mission au moment crucial. Pas de ça avec moi. J'ai toujours été réglo. Comme pour l'alcool : autant rester sobre. Un contrat est un contrat. Une fois passé, il s'agit de l'honorer. C'est du respect, tout ça, même si ça ne signifie plus grand-chose aujourd'hui...

N'empêche. Je me suis longtemps méfié de cette toux qui pouvait me prendre n'importe quand. Ça me rendait fébrile, surtout quand je travaillais à distance. Je m'explique : plus t'es loin, plus tu dois maîtriser tes mouvements, ta respiration et tout le bataclan. Un petit écart de quelques millimètres seulement au départ et tu rates la cible. Ensuite, si t'es marron, c'est grillé pour ta pomme. Les infos circulent vite dans le Milieu. On a tôt fait de devenir un cave.

C'est pour ça que je préférais le travail de proximité. À l'arme blanche ou avec un silencieux. Ça dépendait des circonstances. Tous les pros vous le diront : ce genre de boulot, c'est pour la crème des crèmes. On appelle ça l'approche directe. C'était un peu devenu ma spécialité. C'est d'ailleurs pour ça qu'on me payait si bien. Et puis aussi, faut le reconnaître, parce que j'étais pas trop regardant sur les clients. Je prenais de tout : de l'homme d'affaires, du politique, du mafioso repent, du journaliste trop curieux... Mais pas les femmes. Ni les gosses. D'abord, et d'une, faut croire qu'ils font moins chier que les autres, parce qu'y a pas pléthore de contrats sur eux. De deux, de toute façon, j'aurais pas pu. Y'a des trucs sacrés, comme ça, auquel même un pauvre type comme moi a besoin de se raccrocher. Une éthique, comme ils disent. J'avais une éthique professionnelle. C'est important, ça, non ? Au bout du compte, je veux dire...

Un jour, on m'a proposé une affaire. Commande spécifique. Avec un max de blé à la clé. Tout de suite, ça me plaçait dans une catégorie au-dessus. Il fallait penser à la concurrence. On se fait vite enterrer, dans le business. Mais je l'ai déjà dit, ça. C'était une petite d'environ quinze ans. Son père n'avait pas réglé les sommes qu'il devait depuis quelque temps à mon commanditaire. C'est en tout cas ce qu'on m'a raconté. Je posais pas trop de questions, en général. Je préférais écouter ce qu'on avait à me dire, acquiescer et empocher mon avance. Ou bien refuser poliment, en prenant bien garde de ne gêner personne. C'est susceptible un commanditaire. Et parano, avec ça. Toujours flippé d'être balancé. Comme si c'était dans mes habitudes ! Pour la faire courte, quand j'ai appris l'âge de la cliente à dessouder, j'ai remis mon chapeau bien gentiment sur ma tête, je me suis levé, j'ai salué et j'ai reposé l'enveloppe qu'on m'avait remise sur la table du restaurant où on faisait affaire. Ensuite, j'ai marché tranquillement jusqu'à la sortie, sans me retourner, mais en tendant l'oreille jusqu'à m'en faire péter le cervelet. C'est sûr ! Au moindre bruit suspect, je sortais mon engin et je faisais un carnage. J'étais plutôt bon, de dos, pour sentir les entourloupes. Comme si on m'avait greffé un œil derrière la tête. Ça m'a sauvé de quelques mauvais coups, parfois. Mais je m'égare. Là, le loufiat n'a pas bougé. Faut croire que j'avais ma réputation pour moi.

De refuser ce type de plan, ça m'a servi. Comme qui dirait, je suis devenu respectable aux yeux de certains. Un

gars qui a des principes, on peut le manipuler plus facilement. Mais surtout, on peut lui faire confiance. Et c'est ce qui fait le plus défaut dans le Milieu : la confiance en l'autre. C'est une valeur ajoutée, quoi. « Ton type, là, il est pas mauvais, tu m'as dit... Mais, est-ce qu'on peut lui faire confiance ? ». Si la réponse est « oui », bingo ! Tu décroches contrats sur contrats. De free lance, tu deviens le régulier d'un Parrain. T'es plus tout seul. C'est important d'assurer sa protection, dans ce métier.

Moi, je suis devenu comme qui dirait l'un des lieutenants de Monsieur Fernand. C'était dans les années cinquante, je crois. Y'avait encore de jolis coups à faire, et l'époque était différente. C'est ce que disent les vieux cons, il paraît. D'accord. De toute façon, je me vois pas autrement. Mais bon, je m'égare encore. Monsieur Fernand, c'était pas n'importe qui. Je sais bien qu'il a fait buter plus de gens qu'il y a d'allumettes dans cette foutue boîte, mais n'empêche. J'avais de la considération pour lui. Rapport à son élégance, sans doute. Du type raffiné, le Parrain. Grand cru. Survivance d'une ère glorieuse, lorsque la prohibition avait enrichi sa famille. Et puis, y'avait sa façon de vous regarder en penchant légèrement la tête sur la gauche, comme s'il rentrait dans votre caboche pour vous sonder l'intérieur de l'esprit...

J'en ai rempli, des contrats pour lui... La plupart ne me laissent aucun souvenir précis. Je crois que j'ai volontairement oublié. C'est pas Alzheimer, en tout cas. Juste une fa-



çon de vivre avec. Ou plutôt sans. Ce dont je me souviens, en revanche (j'ai lu qu'il faut pas dire « par contre » quand on veut causer correc'), c'est que je gagnais bien ma vie à ce moment là. Et que c'était vraiment bath. Des fois, je trimais un jour sur trois seulement. Il m'est arrivé de rien avoir de toute la semaine, à part une petite séance d'intimidation sur Tribeca ou Spanisch Harlem. Facile et sans danger. On m'avait collé un grand singe pour partenaire. Du type Gorille de série B. Une figure, quoi, comme ils disent. Et pas causant pour un sou. Moi, ça m'arrangeait, de toute façon. J'ai jamais été non plus un grand bavard.

J'avais dégoté - non, Monsieur Fernand avait généreusement mis à ma disposition - un petit meublé sur Canal Street. J'ai jamais eu besoin de m'acheter des meubles, quand j'y repense. Ça m'a pas beaucoup changé en arrivant ici, mais c'est une autre histoire, ça. J'en étais où, déjà ? Ah oui. L'appart. Même que ça me faisait marrer. J'habitais dans un deux-pièces et je portais désormais des costumes trois-pièces. La grande vie, quoi. Panache, money et business. Non. Pas d'alcool, je vous ai déjà dit. Les femmes ? Là-dessus, j'ai pas trop envie de m'étendre, rapport à la pudeur. Et puis j'ai toujours été un peu timide, c'est vrai. Mon partenaire le Gorille - Alberto, qu'il s'appelait - m'a bien branché sur une petite qui travaillait dans une des boîtes du patron, mais ça n'a jamais été très sérieux. Oui, c'est ça : l'hygiène, quoi.

Ma mère a toujours dit que j'aurais fait un bon curé. Pour

peu que j'aie suivi un peu l'école, pour sûr. Là, ça risquait pas. Dans mon quartier de Brooklyn, quand j'étais gosse, t'avais surtout intérêt à travailler ton gauche si tu voulais assurer ta vie sociale... Et puis, on dit que les curés, c'est tout des pédés. Pas si sûr, mais ce genre de publicité, ça facilite pas la vocation chez un gamin de dix ans. De toute façon, la question s'est pas posée, alors... Pourquoi je disais ça, moi? Ah oui, à cause des frangines. C'est-à-dire que dans ma profession, c'est pas facile de donner le change à une Géraldine sans l'affranchir. Je me voyais mal dessouder un type le matin et passer ma serviette autour du cou le midi pour déjeuner avec Bobonne comme si de rien n'était. Et puis y'a pas d'horaires, dans ce métier. Faut être disponible. Des fois, on s'absente plusieurs jours, voire plusieurs semaines. J'aurais pas aimé trouver un cave dans mon lit en rentrant à la maison à l'improviste. Je suis pas du genre sanguin, mais sûr que là, j'aurais un peu pété les plombs. J'ai pas voulu tenter le diable. Pas de femmes, pas d'emmerdements. C'est radical, mais ça fonctionne. Foutrement bien, ça oui!

Pourquoi j'ai fini par décrocher? C'est pas à cause de ma toux, non. Même si elle s'est empirée par la suite. Tout se passait bien pour moi, et je commençais à mettre un peu à gauche, pour mes vieux jours. J'avais que ça à penser, de toute façon. Monsieur Fernand me confiait des missions de plus en plus délicates, et il appréciait mon côté « tempéré ». Je calmais souvent les ardeurs de son petit-neveu, un type du genre nerveux qui s'appelait Julian. C'était une

vraie flotte, si vous voulez mon avis. Un gars mauvais, qui transpirait la haine par tous les pores de la peau. Monsieur Fernand nous l'envoyait pour parfaire son éducation lorsqu'il s'agissait de faire cracher les mauvais payeurs. En général, quand ils nous voyaient débouler dans leurs petits commerces, moi et Alberto, les types la ramenaient pas, et allongeaient bien vite le pactole. C'est tout juste si on leur refilait une petite claque, histoire de ponctuer la conversation de façon civile.

Mais avec ce Julian, ça dérapait souvent. Il fallait toujours qu'il cogne, comme s'il s'agissait de ses sous à lui ou d'une histoire d'honneur. Nous, ce qu'on voyait surtout, c'est qu'il y prenait du plaisir. Il était pas bien grand, ça non ! Peut être cinq pieds deux pouces. Mais qu'est-ce qu'il bastonnait ! Remarque, à sa décharge, le type nous jouait pas deux fois le couplet du mauvais payeur, après ça. Mais quand même. Y'a pas besoin d'être aussi violent pour se faire respecter. On essayait de lui dire, mais rien à faire. Et quand Monsieur Fernand venait aux nouvelles, pour voir si la formation de son neveu avançait, que vouliez-vous qu'on lui dise ? On balance pas quelqu'un qui porte le même nom de famille que le Parrain. C'est pas dur à piger, ça. Alors on fermait nos gueules.

Je crois qu'il m'aimait bien, Monsieur Fernand. Et ça aurait pu durer comme ça longtemps. Il s'était habitué à moi. Quand ça a été fini, tout ce merdier, il paraissait - je trouve pas le terme...- contrit, comme ils disent. Ce qui

s'est passé ? Un truc bien glauque, si vous voulez savoir. Je déconnais sur les curés, tout à l'heure, mais ce que j'apprécie chez eux, c'est qu'ils ont la Foi. Et moi aussi, je l'avais, la Foi, jusqu'à ce foutu jour. Et comme elle m'a quitté, je pouvais plus continuer. C'est aussi simple que ça, quand j'y repense.

Monsieur Fernand avait un problème avec un type plutôt correct d'ordinaire. Mais y'avait un sacré paquet de thunes qui avait disparu comme par enchantement, et le gars ne semblait pas très clean sur ce coup. Comme on traitait souvent avec lui, Monsieur Fernand a d'abord mis de l'eau dans son vin, et s'est montré inhabituellement cool. Mais ça n'a pas suffi, et le Parrain, il s'est senti vexé. Ça lui apprendrait à se montrer magnanime, qu'il disait. Même que je connaissais pas le mot, et que ça sonnait rudement bien dans sa bouche à lui. Dans la mienne, ça faisait comme un pâté inintelligible, une bouillasse ridicule. Faut de la classe pour sortir ce genre de vocabulaire. Mais je reviens sur mon lascar. Forcément, on nous y a dit d'aller lui sonner un peu les cloches, avec Alberto. Histoire de lui remettre les pendules à l'heure. La formule m'avait amusé, sur le moment. On y est allés tous les deux, et on lui a expliqué la vie, tout ça, en douceur. Il a juste craché une ou deux dents, mais ça s'est fait dans le respect. Gianeselli, il s'appelait. On pouvait le localiser facilement, parce qu'il créchait chez sa bourgeoise dans Little Italy, avec ses bambini dans la chambre d'à côté. Après, on a suivi le protocole : on a attendu deux jours

qu'il trouve une avance sur ce qu'il devait. Mais rien n'est venu. Le Parrain, ça a continué de l'agacer, ça. Alors, comme il s'agissait de l'honneur du Clan, il nous a collé son neveu pour la contre-visite. C'est là que ça a dérapé. On s'est pointés en fin d'après-midi, après l'heure de l'école. On voulait le mettre mal à l'aise, à cause des gosses. Moi, j'aime pas trop les gosses, vous savez... Mais de là à leur faire du mal, j'étais pas chaud. Bon. Je résume un peu l'affaire. Notre Gianceselli nous ouvre la porte, on lui en refile une ou deux, histoire de nous rappeler à son bon souvenir. Il s'affale dans le salon, la bourgeoise ramasse ses chiards en hurlant et se réfugie dans la salle de bains. OK. Pas de problème, tant qu'elle ameute pas tout le quartier en criant par la fenêtre. Alberto s'assure du coup. Moi, je reste avec le Julian, tout fumasse et trépignant des pieds à la tête. En face de lui, Gianceselli s'appuyait sur le bahut pour se remettre debout. Son teint était gris. Il s'est pris des coups de latte, et j'ai dû tempérer un peu, rapport que quand il était parti, le neveu s'arrêtait pas facilement. «Laisse-le causer un peu», que j'y disais pour le calmer.

Dans la salle de bains, je sais pas ce que faisait Alberto, mais ça me paraissait étrangement silencieux. On a collé Giani sur son fauteuil et on lui a demandé ce qu'il comptait faire pour le pognon. Alors, il a rassemblé tout ce qui lui restait de dignité, et il s'est mis à nous causer franco. Le fric, c'est vrai, il l'avait détourné. À son profit. Il aurait pas dû, il en avait bien conscience : il l'avait joué aux courses et il avait tout perdu. Il était désolé. Mais il savait plus

quoi faire maintenant pour s'amender. Je me rappelle que ses yeux disaient vrai. Il avait pas réellement peur. Il était arrivé au bout de tout ça. Il s'en remettait à nous, désormais.

